

XXVIII.

Industrie des Missionnaires pour rendre sensibles aux sauvages les choses de la religion.

Après avoir ainsi employé tous les moyens que leur fournit leur industrie, les deux missionnaires essayèrent de traduire en langue du pays l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Eglise, avec une courte explication et quelques prières. Mais le peu d'usage qu'ils avaient de la langue ne leur permettant pas d'achever ce travail, ils se mirent à catéchiser les sauvages par les yeux et par les oreilles, c'est-à-dire à faire devant eux les cérémonies de l'Eglise et à chanter les louanges de Dieu. Dans les processions, ils faisaient marcher les petits enfants devant la croix, leur donnant à porter les chandeliers et autres objets du culte : ce à quoi ils semblaient prendre plaisir, aussi bien que leurs parents. Le P. Biard ayant accompagné Biencourt dans un voyage, commença à prier Dieu en présence de certains sauvages qu'il rencontra, et leur montra ensuite des images et d'autres symboles religieux, qu'ils baisaient volontiers. De leur côté, ils lui présentaient leurs enfants pour qu'il les bénît ; et le missionnaire faisait faire aux enfants le signe de la croix. Mais ces sauvages parlaient une langue toute différente de celle qu'il avait essayé d'apprendre ; en sorte qu'il fut contraint de se servir pour interprète, d'un sauvage qui était lui-même bien peu instruit dans la religion. Enfin par de nouveaux efforts, les missionnaires étaient parvenus à composer un petit catéchisme, et commençaient à échanger quelques mots avec leurs catéchumènes, lorsque arriva la catastrophe de Port-Royal, qui mit fin à leurs travaux, ainsi que nous allons le raconter.

XXIX.

La disette se fait sentir à Port-Royal.

Avant l'arrivée des PP. Biard et Massé à Port-Royal, Poutrincourt avait passé l'hiver dans la plus cruelle anxiété, par défaut de vivres. Quoiqu'il n'eût avec lui que vingt-trois personnes, il s'était vu contraint d'en envoyer une partie chez les sauvages pour subsister ; et ceux qui étaient restés à Port-Royal ayant manqué de pain pendant six ou sept semaines, il est probable qu'il eussent tous péri de faim, si les sauvages ne leur eussent apporté des aliments. Pour surcroît de maux, le secours sur lequel Poutrincourt comptait, à l'arrivée du vaisseau qui avait amené ces Pères, ne pouvait absolument suffire aux colons. Les nouveaux venus pour Port-Royal étaient au nombre de trente-six, qui, ajoutés aux vingt-trois autres, formaient le nombre de cinquante-neuf, sans compter Mambertou et sa parenté ; et les denrées apportées par ce navire, du port de cinquante à soixante tonneaux seulement, qui d'ailleurs avait été appro-